

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

les pièces de théâtre de Vladimir NABOKOV

(Russie-ÉtatsUnis)

(1899-1977)



Elles sont placées selon leur ordre chronologique.

Bonne lecture !

1921
"**Skital'tsy**"
"*Les vagabonds*"

Pièce de théâtre en vers

Deux frères longtemps séparés, l'un un voyageur fatigué du monde, l'autre un brigand ivrogne, se rencontrent la nuit dans une taverne, décrite comme «*une tombe*», en présence de la fille du tenancier qui se sent attirée vers le second. Entre autres choses, on se demande si la vie n'est pas qu'«*un rêve troublé*».

Commentaire

C'était la prétendue traduction du premier acte d'une imaginaire et romantique pièce en vers anglaise du XVIIIe siècle, attribuée à un prétendu «*Vivian Calmbrood*» (anagramme de Vladimir Nabokov !).

Mai 1923
"**Smert**"
"*Mort*"

Drame en deux actes et en vers

Au printemps de 1806, à l'université de Cambridge, que hante lord Byron, se trouvent le jeune étudiant idéaliste Edmond et son mentor, le rationaliste professeur Gonville, dont meurt la très belle femme, Stella. Edmond, qui était secrètement amoureux d'elle, demande à Gonville de montrer quelque commisération pour elle, et de lui donner le poison qu'il a en sa possession pour qu'il puisse mettre fin à «*la maladie de l'existence*», qu'il puisse se retirer «*derrière le rideau noir de la mort*». Mais Gonville, qui a le soupçon d'une relation entre le jeune homme et sa femme, lui donne plutôt une potion qui doit l'obliger à libérer sa parole, et à se livrer à une confession.

À l'acte second, le mauvais génie qu'est Gonville fait croire à Edmond qu'il est mort, qu'il contemple le monde de l'au-delà, d'où une réflexion philosophique sur la difficulté de déterminer ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, sur l'expansion que peut connaître la conscience. Il lui fait décrire la nature de son amour pour Stella, et il révèle qu'elle, que son nom relie aux étoiles, lui ouvrit le firmament ; que ses yeux réfléchissent l'éternité ; que, au grand étonnement de Gonville, ils restèrent- chastes, virent leur pousser des ailes qui les unissaient pour des moments de vols mystérieux où ils s'élevaient au-dessus du monde. La tentative de Gonville pour convaincre Edmond qu'il n'est pas mort demeure incertaine puisque lui apparaît Stella.

Commentaire

Le texte atteint les plus hauts sommets de la poésie de Nabokov.
On peut rapprocher la pièce de celle de Calderon, "*La vie est un songe*".

1923
"**Tragediia gospodina Morna**"
"*La tragédie de Mister Morn*"

Pièce de théâtre en vers

Dans un pays d'Europe imaginaire en proie à des luttes civiles, quelque part dans le passé, le roi est, sous son masque, un homme ordinaire nommé Mr. Morn. Il aime une femme superficielle, Midia, dont l'époux, Ganus, est un révolutionnaire qui a été envoyé dans un camp de travail. Or il s'en échappe et revient chez lui pour constater que le roi a restauré la paix et la prospérité. Aussi dit-il à son chef,

Tremens, qu'il souhaite oublier «*la fumée de la conversation révolutionnaire*». Cependant, quand il découvre que le roi aime sa femme, il le défie en duel, veut sacrifier le bonheur du royaume pour obtenir sa vengeance. Grâce à une ruse tramée par Tremens, Morn perd lors du duel, et, au lieu d'avoir la conduite honorable, qui serait de se suicider, il abdique et s'enfuit avec Midia pour commencer une nouvelle vie au loin. Pour sa part, Ganus se sent coupable d'avoir provoqué la chute d'un homme qui avait procuré le bonheur à son pays.

Commentaire

La pièce évolue entre violence politique et rivalité romantique. Nabokov n'allait jamais présenter plus explicitement ses idées politiques.

Il s'employa à transformer artistiquement du matériel historique pour créer un nouvel univers de fiction. On décèle des réminiscences de Calderón et de Shakespeare (ses drames historiques et "*La tempête*", Morn faisant penser à Prospero).

En 1924, Nabokov lut la pièce en public. Mais elle ne fut publiée qu'en 1997, dans un journal russe ; puis seule en 2008.

Août 1924
"Polyus"
"Le pôle"

Pièce de théâtre en un acte et en vers blancs

En 1911/1912, en Antarctique, quatre hommes, qui ont tenté d'atteindre le pôle Sud, attendent la mort dans la neige. Mais, enfoncés en eux-mêmes, ils n'en font pas un drame. Deux d'entre eux, Johnson et Kingsley, meurent vite. Les autres se conduisent avec beaucoup de retenue. Flemming a le nez plongé dans sa carte. Scott, le chef de l'expédition, écrit son journal ; quand il casse son crayon, c'est la banalité de l'événement qui résonne, non son côté tragique ; il plaisante sans arrière-pensées : «*Domage, nous aurions dû emporter un jeu d'échecs*» ; il se caractérise par une indéfectible croyance dans le progrès, par une capacité à se sacrifier héroïquement pour de hauts idéaux ; ses derniers mots sont : «*Je crains de ne plus pouvoir écrire.*»

Commentaire

Quelques années auparavant, Nabokov avait vu au "British Museum" le journal qu'avait tenu l'explorateur du pôle Sud, Robert Falcon Scott, en 1911/1912, quand lui et ses compagnons anglais, qui avaient été devancés par une équipe norvégienne, moururent sur le chemin du retour. Mais il n'a pas écrit une pièce historique : retenant deux passages du journal, il a écrit des pages presque complètement dépourvues d'action, sans pathos mais d'une intense émotion, un huis-clos sobre où l'humour a sa part.

Le texte fut publié les 14 et 16 août 1923, dans le journal "Rul". Au printemps de 1924, Nabokov en fit une lecture publique à l'"Union des travailleurs russes du théâtre". Espérant certainement trouver un éditeur allemand, il fit traduire la pièce en cette langue.

Dmitri Nabokov y vit «une synthèse délibérément libre [...] non une reproduction journalistique». Pour le critique Ivan Tolstoï, c'est une réflexion sur l'exil.

Traduite en allemand par le dramaturge Botho Strauß, la pièce fut représentée, en 1996, à la "Schaubühne" de Berlin, avec Bruno Ganz, dans une mise en scène de Klaus Michael Grüber, qui, aux antipodes de l'esthétisme, a construit un spectacle hanté, d'une effrayante délicatesse. Le décor montrait une vaste banquise morcelée ; sur la paroi argentée du mur de fond s'inscrivait par instants la silhouette glacée du bateau qui attend «à douze milles» (ce sont les premiers mots de la pièce).

Mais on pouvait aussi fixer un détail : une tache rougeoyante dans un univers sans couleurs, dérisoire aurore boréale au ras du sol, comme une braise proche de s'éteindre. Près de la tente à moitié effondrée sous la neige, une éolienne en miniature figurait le blizzard. Sur ce crépuscule se greffait une musique boréale, de György Kurtag, avec une chanteuse dont la voix semblait appeler de très loin, et des musiciens habillés en pingouins. Les acteurs, engoncés dans leurs duvets, semblaient déjà aspirés par la banquise, vivants en phase terminale, abandonnés par leurs corps gelés. Ce spectacle parlait si simplement de l'essentiel (la peur de mourir) que certains spectateurs ne voulaient pas l'entendre plus longtemps et, déboussolés, décrochaient.

Traduite en français par André Markowicz, la pièce fut, la même année, présentée à Bobigny, sans variations notables, avec les mêmes quatre acteurs de langue allemande qui n'avaient pas de problèmes majeurs de diction.

1924
"Дедушка" - "Dedushka"
"Le grand-papa"

Pièce de théâtre en un acte et en vers

Au XIXe siècle, un vieil aristocrate français. M. de Mérival, surpris par un soudain orage, trouve refuge dans la maison d'un paysan, où se trouve «*le grand-papa*» sénile. En attendant que le temps soit meilleur, M. de Mérival parle et en vient à raconter comment, pendant la Révolution, il avait été condamné à mort, et était même monté sur l'échafaud, échappant à la guillotine à la dernière minute parce qu'un incendie avait éclaté. Or voilà que survient «*le grand-papa*» dément qui, armé d'une hache, attaque le visiteur qui reconnaît en lui le bourreau d'autrefois, se bat avec lui, et le tue.

Commentaire

Le sujet fut en fait inspiré à Nabokov par le sort de son propre père qui, opposant au tsarisme réduit à l'exil par la révolution, avait été assassiné par un monarchiste.

Il voulut y montrer la banalité du mal, y méditer sur les mystères de la vie et du destin.

La pièce fut publiée dans "Rul". Mais, à cause de son caractère mélodramatique et de sa forme, qui font qu'elle est la moins réussie des pièces que Nabokov écrivit, elle ne fut pas jouée.

1926
"Человек из СССР"
"L'homme venu d'U.R.S.S."

Pièce de théâtre en cinq actes

Émigré russe à Berlin, Alexey Kuznetsov, qui se prétend un homme d'affaires qui en fait avec l'U.R.S.S., en revient. Il y est, en réalité, le cerveau d'un groupe d'opposants, et, pour cela, s'est séparé de sa femme, Olga, qui est toujours amoureuse de lui alors que, depuis son retour, il a une relation avec l'actrice de cinéma Marianna Tal, avant de repartir non sans qu'Olga ne l'ait revu.

Commentaire

Le 1er janvier 1927, le premier acte fut publié dans "Rul".
En avril, la pièce fut jouée avec succès.

1938
"Sobytie"
"L'événement"

Pièce de théâtre

Dans une maison d'une ville de province de la Russie tsariste, vivent le peintre Alexei Troshcheikin, un homme dans la mi-trentaine qui subsiste en faisant des portraits flatteurs des dignitaires locaux, sa femme, Liouba, et la mère de celle-ci, Antonina Pavlovna. Le jour de l'anniversaire de celle-ci, la monotonie provinciale est rompue par une nouvelle inattendue : Leonid Barbachine a été libéré de la prison. Or il y avait été condamné pour avoir, déçu de ne pas voir son amour pour Liouba reconnu, tiré sur le couple qu'elle formait avec Alexei, et avoir, au tribunal, juré de se venger. Aussi la journée et la réception donnée pour l'anniversaire sont-elles assombries par les rumeurs convergentes du danger qui approche, par les craintes de plus en plus grandes. Chacun y réagit à sa façon :

- Troshcheikin s'active sans cesse mais pense à s'enfuir, obtenant de l'argent pour acheter la protection d'un détective privé qui, toutefois, se révèle incompetent.

- Liouba est moins tendue, se montre curieuse d'en savoir plus sur Barbachine, et est convaincue que leurs vieux liens d'amour seront assez solides pour qu'elle ait une influence pacifique sur lui.

- Antonina Pavlovna, une écrivaine qui a un penchant pour le kitsch, considère qu'il y a là un bon sujet dont elle pourrait, en le résumant et en le structurant quelque peu, faire une histoire réussie.

Les invités qui arrivent tour à tour se laissent aller au sensationnalisme, et alimentent les rumeurs. Mais, bientôt, on apprend que Barbachine a déjà quitté la ville. Ainsi, tout le suspense qui s'était accumulé s'écroule, l'«événement» annoncé par le titre n'a pas lieu !

Commentaire

C'est donc, comme chez Tchekhov (le nom d'Antonina Pavlovna n'est-il pas un clin d'oeil à celui d'Anton Pavlovitch Tchekhov? tandis que Liouba rappelle la Lioubov de "*La cerisaie*"), que l'«événement» attendu ne se produit pas. Mais Nabokov n'avait pas composé un drame psychologique dans la tradition de Tchekhov et de Stanislavski, proposant, au contraire, une parodie où l'action ne résulte pas de considérations psychologiques, mais des fausses idées nées des rumeurs apportées.

La pièce fut publiée à Paris dans le périodique "Russkie kapiski" ("Les annales russes").

Ce fut dans son local qu'elle fut montée par le "Théâtre russe", dans une mise en scène de Iurii Annenkov. Après la première représentation, le 4 mars 1938, les comptes rendus furent assez critiques, car on reprocha à l'auteur d'avoir mêlé les caractéristiques de différents genres : la tragédie et la comédie, qui était poussée jusqu'au grotesque et à la farce. Mais la production reçut ensuite une bonne critique de Vladislav Khodasevich, et, à partir de la deuxième représentation, le 6 mars, elle obtint du succès dans la société des émigrés russes.

À la fin des années trente, une traduction de la pièce en français, sous le titre "*Catastrophe*", par Jarl Priel, ne fut jamais publiée ni jamais jouée.

Une fois aux États-Unis, Nabokov aurait voulu qu'elle soit traduite en anglais, mais son agent lui démontra qu'elle ne pouvait plaire en ce pays. Elle fut pourtant jouée à New York, mais pour un public d'émigrés russes, au Heckster Theater, le 4 avril 1941.

En 2007, elle fut très fidèlement adaptée au cinéma par Andreï Eshpai.

1938
"Izobretenie val'sa"
"L'invention de la valse"

Pièce en trois actes

Acte I

En 1935, dans un pays qui n'est pas nommé, dans la salle d'attente devant le bureau du ministre de la guerre se trouve Salvator Waltz, un inventeur «à l'air hagard». Le ministre le reçoit enfin. Il lui déclare avoir mis au point une machine, gardée tout à fait secrète, appelée «Télémort» ou «Téléthanasia», qui émet de longues ondes qui ont une puissance de destruction massive, peuvent faire exploser des villes, des montagnes, même des pays. Le ministre le renvoie en le traitant de «fou», de «clown». Peu de temps après, une montagne qu'il pouvait voir de ses fenêtres explose exactement au moment annoncé par Waltz. Celui-ci est rappelé, et explique au ministre dubitatif que cette expérience avait été planifiée pour faire la démonstration de la puissance de son arme. Le ministre et son conseiller ne savent que faire. Trance, un journaliste qui est devenu l'assistant de Waltz suggère la désignation d'un comité. Se présente Annabella Gump, «une très jolie jeune fille, plus ou moins réelle», qui indique que, sur la montagne, vivaient un vieil enchanteur et une gazelle blanche comme neige.

Acte II

Au ministère, dans la salle du conseil, un comité de vieux généraux rabâcheurs tient une session pour décider quoi faire après qu'une autre explosion expérimentale ait rendu évident que la puissance de l'arme est énorme. Trance suggère de l'acheter. Mais Waltz, qui est appelé, refuse de la vendre, déclare qu'elle doit servir à créer un nouvel ordre mondial, une «Nouvelle Vie» où la guerre, l'armée et la politique deviendront superflues, un jardin dont il sera «le gardien de la clé». Annabella, qui se révèle être la fille d'un général, dénonce «les mauvais rêves» que fait Waltz. Mais celui-ci l'emporte, et est reconnu comme le nouveau souverain.

Acte III

Dans le bureau du ministre de la guerre, se trouve Waltz qui exerce sa charge. Comme a eu lieu une tentative d'assassinat contre lui, probablement par un agent étranger, en réponse, il fait exploser la ville de Santa Morgana, tuant «six cent mille personnes en un instant». Il envisage de s'établir sur l'île de Palmera, et, de temps en temps, de s'occuper des affaires du gouvernement, tâche qui devrait être aisée puisqu'aucun autre pays ne serait capable de lui résister. Mais, comme il exige luxe et servitude, son rêve est devenu un cauchemar. Pour lui plaire, on fait parader des femmes, l'une d'entre elles lui récitant un poème qu'il avait écrit longtemps auparavant. Voulant Annabella, il convoque son père, qui refuse de la lui livrer, lui disant d'ailleurs qu'«elle est aussi bien cachée que l'est son arme». Waltz menace alors de tout faire sauter. Mais Trance l'indique nettement : il n'y a pas de machine «Télémort», ce n'est que le produit de l'imagination de Waltz qui, en fait, est resté dans la salle d'attente du ministère de la guerre, et n'a fait que rêver tous les extraordinaires événements qui se seraient produits précédemment. Tandis qu'a lieu un réel entretien de Waltz avec le ministre, celui-ci le congédie en moins d'une minute, ouvre la fenêtre, constate que la montagne est toujours là. Et Waltz est conduit à l'asile.

Commentaire

Nabokov a pu s'inspirer du roman d'anticipation d'Alekseï Tolstoï (écrivain qu'il connaissait personnellement mais dont il détestait la position franchement prosoviétique) intitulé "L'hyperboloïde de l'ingénieur Garine" (1926) où d'héroïques bolcheviks sauvent le monde de la folie de ce génie dostoïevskien (qui a inventé une sorte de laser agissant à longue distance) et d'un pernicieux magnat étatsunien de la chimie.

Cette puissante tragi-comédie fut écrite en 1938. Comme, à cette époque, seule une poignée de savants s'intéressait aux armes atomiques, elle avait pu être alors considérée comme une pure fantaisie, incroyablement énigmatique.

Il faut se rendre compte qu'Annabella n'est pas du tout un personnage secondaire, mais donne la clé de la pièce car son pouvoir poétique est subtilement marqué comme étant égal à celui, militaire, de Waltz, qui, ne faisant que se complaire dans un rêve d'omnipotence, offre pour l'obtenir «*deux millions, un million avant livraison, et un million après*», exactement ce qu'on avait proposé pour obtenir son arme !

La pièce fut d'abord publiée en 1938, à Paris dans la revue "Russkie zapiski" ("Annales russes")

Une première représentation avait été planifiée par une troupe de Russes émigrés pour 1939, mais la Seconde Guerre mondiale l'empêcha.

Nabokov en donna une première traduction en anglais, sous le titre ambigu et ironique "*The waltz invention*".

En 1964, Dmitri Nabokov en fit une seconde traduction, avec l'aide de son père, qui procéda aussi à quelques modifications. Le texte fut publié en 1966.

Nabokov indiqua alors que, si la pièce avait fait résonner «*une note prophétique*» du fait de l'invention d'une arme de destruction massive, il n'avait pas voulu faire passer un message politique, et qu'il ne soutenait pas les «peaceniks» et autres gens de gauche de l'époque. Pourtant, on lit : «*Il est difficile de détester plus que moi le sang répandu, la guerre ; mais il est encore plus difficile de dépasser ma détestation de la nature même des États totalitaires dans lesquels les massacres sont seulement des détails administratifs*». Et, en effet, il précisa ailleurs qu'il entendait dénoncer la stupidité du totalitarisme ; mais que, pour lui, le mouvement pour la paix, en entraînant une grande masse de gens, conduirait à une société pire que l'U.R.S.S..

En 1968, la première production de la pièce en russe fut donnée par l'"Oxford university Russian club".

En 1969, la version anglaise fut créée par la "Hartford stage company", de Hartford (Connecticut). Les réactions furent mitigées. Pour certains, c'est «une pièce prophétique et satirique», à l'«humour sauvage», «une tour de fantaisie couronnée de nuages et qui s'écroule, réduite à un tas de spéculations poussiéreuses». On regretta la «grotesque combinaison de poésie lyrique, de douleur émotive dominée, et de folle activité farcesque, proche de l'absurdité d'un Ionesco ou d'un Beckett». À d'autres, la pièce parut une parabole de l'écrivain qui détruit un monde pour en reconstruire d'autres.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

andur@videotron.ca.